

## Estula

Fabliau du XIIIe siècle

Il y avait jadis deux frères, sans conseil de père et de mère, et sans autre compagnie. Pauvreté fut bien leur amie, car elle fut souvent leur compagne. C'est la chose qui tracasse le plus ceux qu'elle assiège : il n'est pire maladie. Ensemble demeuraient les deux frères dont je vous conte l'histoire. Une nuit, ils furent en grande détresse, de soif, de faim et de froid : chacun de ces maux s'attache souvent à ceux que Pauvreté tient en son pouvoir. Ils se prirent à se demander comment ils pourraient se défendre contre Pauvreté qui les accable : souvent elle leur a fait éprouver de l'ennui.

Un homme connu pour sa richesse habitait tout près de leur maison : ils sont pauvres ; le riche est sot. En son jardin il a des choux et à l'étable des brebis. Tous deux se dirigent de ce côté. Pauvreté rend fous bien des hommes : l'un prend un sac à son cou, l'autre un couteau à la main ; tous deux se sont mis en route. L'un entre dans le jardin, promptement, et ne s'attarde guère : il coupe des choux à travers le jardin. L'autre se dirige vers le bercail pour ouvrir la porte : il fait si bien qu'il l'ouvre. Il lui semble que l'affaire va bien. Il tâte le mouton le plus gras.

Mais on était encore debout dans la maison : on entendit la porte du bercail quand il l'ouvrit. Le prud' homme ( bourgeois ) appela son fils : " Va voir , dit-il , au jardin , s' il n' y a rien d' inquiétant ; appelle le chien de garde ." Le chien s'appelait Estula : heureusement pour les deux frères, cette nuit-là il n'était pas dans la cour. Le garçon était aux écoutes. Il ouvre la porte qui donne sur la cour et crie : "Estula ! Estula !" Et l'autre, du bercail, répondit : " oui, certainement, je suis ici." Il faisait très obscur, très noir, si bien que le garçon ne put apercevoir celui qui lui avait répondu. En son cœur, il crut, très réellement, que c'était le chien.

Sans plus attendre, il revint tout droit à la maison ; il eut grand peur en y rentrant : " Qu'as-tu, beau fils ?" lui dit son père. - " Sire, foi que je dois à ma mère, Estula vient de me parler ? - Qui ? Notre chien ? - Oui, par ma foi ; si vous ne voulez m'en croire, appelez-le à l' instant, et vous l'entendrez parler." Le prud' homme d'accourir pour voir cette merveille ; il entre dans la cour et appelle Estula, son chien. Et le voleur, qui ne se doutait de rien, lui dit : " Mais oui, je suis là !" Le prud' homme s'en émerveille : " Par tous les saints et par toutes les saintes ! Mon fils, j'ai entendu bien des merveilles, mais jamais une pareille ! Va vite, conte ces miracles au prêtre, ramène-le, et dis-lui d'apporter l'étole et l'eau bénite.»

Le garçon, au plus vite, se hâte et arrive au presbytère. Il ne traîna guère à l'entrée et vint au prêtre, vivement : " Sire, dit-il, venez à la maison ouïr de grandes merveilles : jamais vous n'en avez entendu de pareilles. Prenez l'étole à votre cou." Le prêtre dit : " Tu es complètement fou de vouloir me faire sortir à cette heure : je suis nu-pieds, je n'y pourrais aller." L'autre lui répond aussitôt : " Vous le ferez : je vous porterai." Le prêtre a pris son étole et monte, sans plus de paroles, sur les épaules du jeune homme, qui reprend son chemin.

Arrivé à sa maison, et voulant couper court, le garçon descend, tout droit, le sentier par où étaient descendus les deux voleurs qui cherchaient leur nourriture. Celui qui cueillait les choux vit le prêtre, tout blanc, et crut que son compagnon lui apportait quelque butin. Il lui demanda, plein de joie : " Apportes-tu quelque chose ? - Ma foi, oui», fait le garçon, croyant que c'était son père qui lui avait parlé. - " Vite ! dit l'autre, jette-le bas ; mon couteau est bien aiguisé ; je l'ai fait repasser hier à la forge ; je m'en vais lui couper la gorge.»

Quand le prêtre l'entendit, il crut qu'on l'avait trahi : il saute à terre, et s'enfuit, tout éperdu. Mais son surplis s'accrocha à un pieu et y resta, car il n'osa pas s'arrêter pour l'en décrocher. Celui qui avait cueilli les choux ne fut pas moins ébahi que celui qui s'enfuyait à cause de lui : il ne savait pas ce qu'il y avait. Toutefois, il va prendre la chose blanche qu'il voit pendre au pieu et s'aperçoit que c'est un surplis. A ce moment son frère sortit du bercail avec un mouton et appela son compagnon qui avait son sac plein de choux : tous deux ont les épaules bien chargées. Sans faire plus long conte, ils se mirent en route vers leur maison qui était tout près. Alors, il montra son butin, celui qui avait gagné le surplis. Ils ont bien plaisanté et bien ri, car le rire, alors, leur fut rendu, qui jusque là leur était défendu.

En peu de temps Dieu travaille : tel rit le matin qui le soir pleure, et tel est le soir courroucé qui, le matin, était joyeux et gai.

## Le dit du buffet

Je vais vous conter ce fabliau dont j'entendis parler dans la demeure d'un Comte. Il s'agit d'un Sénéchal : il est félon et lâche, parjure et plein de tous les vices mauvais. Sachez qu'il n'était guère plaint par ceux qui venaient au château lorsqu'il advenait quelque ennui, tant il était rempli de méchanceté. Car ce méchant homme, comme un porc, s'engraissait, s'emplissait la panse en buvant du vin à la dérobée, en mangeant gras poulets et nombreux poussins. Mais le Comte, lui, avait grand renom. Celui-là menait bonne vie et ne faisait que rire de la méchanceté de l'autre.

Or, un jour, il décida de donner grande fête, on s'en souvient encore aujourd'hui. Messire Comte qui était preux et sage fit savoir qu'il voulait tenir sa cour. Tous étaient admis car qui le voulait faisait partie de la Cour. Le Sénéchal n'était pas content car il pensait que chacun viendrait et réclamerait tout ce qu'il désirait sans qu'il lui en coûtât un œuf.

Mais voici qu'apparaît Raoul, un bouvier qui conduisait la charrue. Le Sénéchal ne l'aimait pas, je ne saurais trop dire pour quelle raison. Raoul qui avait entendu dire que le Comte ne refusait rien à personne était venu au château et demanda où il pouvait s'asseoir. Le Sénéchal lui assène alors une buffe\* énorme et demande qu'on apporte vin et nourriture à ce vilain. Le Sénéchal pensait l'enivrer et pouvoir ainsi le maltraiter sans qu'il pût se défendre.

Pendant ce temps, le Comte fait appeler ses ménestrels pour qu'ils lui racontent des histoires amusantes. Celui qui raconterait la meilleure, ferait le meilleur tour, aurait une robe d'écarlate\* neuve. Qu'on se le dise ! Les ménestrels applaudissent. Chacun se livre à ses jeux favoris. L'un fait l'ivrogne, l'autre l'idiot ; l'un chante, les autres jouent. D'autres miment une bataille, d'autres encore jonglent ou jouent de la vielle devant le Comte. Raoul, alors, ramasse sa nappe tranquillement, sans hâter, attend que le silence revienne et s'approche du Comte et du Sénéchal qui ne se méfie pas car il écoute le seigneur. Il lève alors sa main et lui flanque une grande baffe sur la joue ce qui l'envoie rouler à terre.

« Je vous rends buffet et nappe car je n'en ai plus besoin. Il faut toujours rendre ce qu'on vous a prêté, dit le vilain.

- Que signifie ceci ? Pourquoi as-tu frappé mon sénéchal ? Tu as fait preuve de trop de hardiesse en frappant devant moi cette demi-portion et te voilà dans un mauvais cas car si tu ne te justifies pas, je te ferai immédiatement connaître ma prison !

- Seigneur, daignez m'écouter et m'entendre un tantinet\*. Quand je suis entré ici, j'ai rencontré votre sénéchal qui est cruel, insolent et mesquin. Il m'a dit des méchancetés et insanités en grand nombre et il m'a frappé en me donnant une grande buffe. A quoi par moquerie, il m'a dit de m'asseoir sur ce buffet et qu'il me le prêtait. Après avoir bu et mangé, Seigneur Comte, qu'aurais-je dû faire de son buffet, sinon le lui rendre ? Je sais bien que j'y aurais perdu car bien mal acquis ne profite jamais. Aussi, je lui ai rendu devant témoins comme vous l'avez vu vous-même. Je ne suis donc coupable de rien. Pourquoi serais-je emprisonné alors que je lui ai rendu son bien ? Même je vais m'apprêter à lui rendre un autre buffet si celui qu'il a reçu ne lui convient pas. » Il fait mine de lever la main. Le sénéchal ne sait plus où se mettre car tous se sont mis à rire.

« Il t'a rendu ton buffet, dit le Comte au sénéchal. Et à toi, bouvier, je te donne ma robe d'écarlate car c'est toi qui nous as fait rire mieux que les autres ménestrels. »

En effet, le bouvier méritait de gagner cette robe neuve. Jamais on ne vit si bon paysan si bien servir un sénéchal. Il lui a rendu sa vilénie\*. Est fou qui provoque au mal et qui, à mal agir, s'emploie. Ou, je vous le dis encore : qui chasse bien trouve son bien.

d'après Barbazan. Adaptation par Janique Vereecque

Buffe : ou baffe : gifle. Ce mot a pris aujourd'hui une valeur argotique.

Ecarlate : couleur d'un rouge vif.

Tantinet : un peu

Vilénie : méchanceté.

## BRIFAUT

(fabliau du XIII<sup>e</sup> siècle)

L'envie me prend de vous raconter l'histoire d'un vilain riche et ignorant, qui courait les marchés d'Arras à Abbeville: je commence, si vous voulez bien m'écouter. [...] Le vilain s'appelait Brifaut. Il s'en allait donc un jour au marché. Il portait sur son dos dix aunes de fort bonne toile, qui lui frôlait les orteils par devant et traînait au sol par derrière. Un voleur le suivait, qui inventa une belle duperie.

Il enfile une aiguille, soulève la toile de terre et la tient serrée tout contre sa poitrine; il la fixe sur le devant de sa chemise et se colle au vilain dans la foule. Brifaut est pressé de toutes parts et notre larron tant le pousse et le tire qu'il le jette par terre. La toile lui échappe. Le voleur l'attrape et se perd au milieu des autres vilains.

Quant Brifaut se voit les mains vides, il est submergé de colère et se met à crier de tous ses poumons: « Mon Dieu! Ma toile, je l'ai perdue! Ma dame sainte Marie, à l'aide! Qui a ma toile? Qui l'a vue? » La toile sur le dos, le voleur s'arrête et, prenant l'autre pour un sot, vient se planter devant lui et dit:

- De quoi te plains-tu, vilain?

- Seigneur, je suis dans mon droit, car je viens d'apporter ici une pièce de toile, que j'ai perdue.

- Si tu l'avais cousue à tes vêtements comme j'ai fait avec la mienne, tu ne l'aurais pas perdue en chemin.

Et il s'en va sur ce, sans en dire plus. De la toile il fait ce qu'il veut, car chose perdue n'a plus de maître.

Brifaut n'a plus qu'à rentrer chez lui. Sa femme l'interroge, s'informe des deniers.

- Ma mie, fait-il, va au grenier chercher du blé et vends-le, si tu veux avoir de l'argent, car en vérité je n'en rapporte goutte.

- Ah non, fait-elle, puisse une crise de goutte te terrasser sur l'heure!

- C'est belle chose à me souhaiter, ma mie, pour me faire encore plus grande honte!

- Mais, par la croix du Christ, qu'est devenue la pièce de toile?

- Je l'ai perdue, fait-il, c'est vrai.

- Et tu en as menti! Que la mort subite t'emporte! Filou de Brifaut, tu me l'as brifaudée! Tu en as le gosier et la panse encore bien chauds, ah bâfrer à pareil prix! Ah, je te déchirerais à belles dents!

- Ma mie, que la mort m'emporte et que Dieu me foudroie, si je ne te dis pas la vérité!

Aussitôt, la mort l'emporta et sa femme fut dans de plus mauvais draps encore, tant elle rageait et enrageait. Son mari décédé, la malheureuse lui survécut dans le chagrin le plus extrême.[...] Ici se termine notre histoire.

## Le vilain de Farbus

Seigneurs, un jour du temps jadis, il arriva qu'un vilain de Farbus devait aller au marché; sa femme lui avait donné cinq deniers et quelques mailles pour les employer ainsi que vous allez m'entendre le raconter: trois mailles pour un râteau, deux deniers pour un gâteau qu'elle voulait tout chaud et croustillant, et trois deniers pour ses dépenses. Elle mit cet argent dans sa bourse et, avant que de le laisser partir, elle lui fit le décompte de ses dépenses: un denier tout rond pour des petits pâtés et de la cervoise, compta-t-elle, et deux deniers pour le pain, ce serait suffisant pour son fils et lui. Alors le vilain sort par la porte du jardin et se met en route. Il emmène avec lui son fils Robin pour l'initier à la vie et aux coutumes du marché.

Au marché, devant une forge, un forgeron avait laissé traîner, comme s'il était à l'abandon, un fer encore chaud pour tromper les fourbes et les niais qui, souvent, s'y laissaient prendre. Le vilain, en l'apercevant, déclara tout de go à son fils qu'un fer était une bonne aubaine. Robin s'agenouilla près du fer et le mouilla en crachant dessus: le fer, qui était chaud, se mit à bouillir avec une grande effervescence. Quand Robin vit le fer aussi chaud, il se garda bien de le toucher et s'en alla en le laissant en place. Le vilain, qui était ignorant, lui demanda pourquoi il ne l'avait pas pris.

“ Parce qu'il était encore tout brûlant, le fer que vous aviez trouvé!

-Comment t'en es-tu rendu compte?

-Parce que j'ai craché dessus et qu'il s'est mis immédiatement à frire et à bouillir; or il n'y a sous le ciel aucun fer chaud qui, si on le mouille, ne se mette à bouillir: c'est ainsi qu'on peut le savoir.

-Eh bien, tu m'as appris là une chose que j'apprécie beaucoup, fit le vilain, car souvent je me suis brûlé la langue ou le doigt en attrapant quelque chose mais quand, dorénavant, le besoin s'en fera sentir, je m'y prendrai comme tu l'as fait. ”

Ils arrivèrent alors devant un étal où l'on vendait du pain, du vin, de la cervoise, des petits pâtés et bien d'autres choses. Robin, qui était très gourmand, déclara aussitôt qu'il voulait en avoir. Ils firent le compte de leur argent et trouvèrent les cinq deniers et les mailles. Ils dépensèrent sans la moindre retenue trois deniers pour leur déjeuner après quoi il ne leur resta plus qu'à prendre le chemin du retour. Ils achetèrent un râteau pour trois mailles et un gâteau mal travaillé et plein de grumeaux pour deux deniers. Robin le mit dans son giron et le vilain porta le râteau. Ils sortirent par la porte de la ville et reprirent le chemin de leur maison.

La femme du vilain, en ouvrant la porte du jardin, les accueillit avec un visage plus renfrogné qu'un plat à barbe ou une arbalète :

“ Où est mon gâteau? dit-elle.

-Le voilà, répondit le vilain, mais, si vous m'en croyiez, vous en feriez un morteruel sur-le-champ car je meurs de faim. ”

Elle allume aussitôt un feu de brindilles et s'active. Robin nettoie la poêle. Ils se hâtent de tout préparer. Dès que la poêle se met à bouillir, le vilain en a l'eau à la bouche. Il demande qu'on lui mette son écuelle, celle qui est bien creuse et dans laquelle il a l'habitude de manger:

“ Je ne veux pas en changer car j'en ai souvent été satisfait. ”

Sa femme la lui remplit pleine à ras bord. Et il ne prend pas une cuiller plus petite que celle qu'on utilise pour tourner dans les pots et servir; il la remplit autant qu'il le peut de morteruel bouillant et crache dessus afin de ne pas se brûler, ainsi que Robin l'avait fait sur le fer chaud. Mais le morteruel qui avait été porté à l'ébullition sur le feu de brindilles, ne frémit pas. Le vilain ouvre grand la bouche et y enfourne d'un coup la plus douloureuse gorgée dont il eut jamais l'occasion de se repaître car, avant même qu'il ait pu l'avalier, il eut la langue si brûlée, la gorge si embrasée et le tube digestif si échauffé qu'il ne put ni cracher ni avaler et qu'il se crut aux portes de la mort. Il devint écarlate. .

“ Certes, fait Robin, c'est surprenant de voir qu'à votre âge vous ne savez pas encore manger!

-Ah! Robin, infâme traître, par ta faute je suis dans un tel état que je te souhaite tous les maux possibles! Car, malheureux que je suis, je t'ai cru et j'en ai la langue complètement brûlée et l'intérieur de la bouche à vif !

-C'est parce que vous n'avez pas correctement soufflé sur votre cuiller. Pourquoi n'avez vous pas soufflé suffisamment avant de la porter à votre bouche?

-Mais ce matin tu n'as pas soufflé sur le fer chaud que j'avais trouvé!

-Non, je l'ai éprouvé avec plus de sagesse: j'ai craché dessus pour le mouiller.

-J'ai fait la même chose sur ma cuiller et je me suis tout brûlé, fit le père.

-Sire, répondit Robin, par le Saint Père, au moins jamais plus, à votre corps défendant, vous n'oublierez que le fer chaud n'est pas du morteruel !”

Seigneurs, retenez cela: l'époque est maintenant telle que le fils donne des leçons au père et il n'est pas un jour où cela ne soit évident, ici et ailleurs, ainsi que je le pense, car les enfants sont plus fins et rusés que ne le sont les vieillards chenus. Le vilain de Farbus l'apprit à ses dépens.